

multiplia comme les étoiles du ciel. Cette postérité fut, de tout temps, respectée des Oranais, lesquels redouteraient encore, en l'offensant, d'encourir la colère du terrible et savant marabout.

Un *mesdjed*<sup>(1)</sup>, que Sidi El-Hoouari attendit trois cent soixante ans, fut construit sur son tombeau en 1213 de l'hégire (1799-1800) par le Bey Otsman-ben-Mohammed, dit *le Borgne*, fils et successeur de Mohammed-El-Akahl, surnommé El-Kbir. Le minaret de cette mosquée, décorée de trois étages d'arcatures trilobées, a été bâti sur la koubba du saint ; c'est la seule portion de cet établissement religieux qui ait été conservée pour le service du culte musulman.

## XLV

### SIDI IBRAHIM-ET-TAZI<sup>(2)</sup>

Sidi El-Hoouari avait eu pour disciple chéri Sidi Ibrahim-Et-Tati, qui était un savant de toutes sciences, une mine de connaissances rares, un homme tenant auprès de Dieu un rang considérable, un modèle de bonté et de générosité, un ami sincère dont les parfums de l'affection s'attachaient

---

1. Le *mesdjed* est une petite mosquée pour les prières journalières. C'est une sorte de chapelle, d'oratoire.

2. *Notice sur le Dey d'Oran Mohammed-El-Kbir*, par M. le professeur Gorguos. (*Revue africaine*, 1857.)

aux parements de ses manches, et dont toutes les actions étaient arrosées de l'eau de la bienfaisance.

Se sentant près de mourir, Sidi El-Hoouari le déclara son successeur, et le chargea de continuer son œuvre. Personne, en effet, à Oran, n'en était plus capable, et ne réunissait au même degré les qualités et les connaissances par lesquelles avait brillé son illustre maître.

Voici ce qu'en dit Sidi Ahmed-ben-Mohammed-ben-Ali-ben-Sahnoun, le célèbre auteur du *Djoumani* :

« Ibrahim était de la tribu berbère des Bni-Lent, qui, à cette époque, habitaient Taza<sup>(1)</sup>. C'est dans cette ville qu'il naquit et passa son enfance, de là le surnom de Tazi par lequel il est connu.

« Dès son jeune âge, Sidi Ibrahim se fit remarquer par son amour pour l'étude et par sa profonde piété; aussi ne tarda-t-il pas à accomplir le pèlerinage aux Villes saintes et respectées. Dieu lui fit l'insigne faveur de le mettre en relation avec les saints les plus distingués par leur savoir et par leur influence auprès de lui. Il put converser avec eux, acquérir, en suivant leurs précieuses leçons, la possession de la vraie science, et pénétrer les secrets et la pratique des connaissances occultes, « si utiles, ajoute son biographe, pour frapper l'imagination du vulgaire ».

« Après avoir parcouru le Hidjaz, Sidi Ibrahim visita Baghdad. Il lui arriva là une aventure assez singulière. Une vieille femme l'accosta, et, après avoir jeté un regard de compassion sur ses vêtements râpés et frangés par un long usage et par la misère, elle lui dit : « Par Dieu, vous allez

---

1. Ancien établissement romain, situé sur la ligne de ceinture du Tell, relevé par les Berbers, et ensuite par l'Émir. Abd-el-Kader, qui en fit un dépôt d'approvisionnements.

m'apprendre d'où vous êtes ? ». Lorsqu'il lui eut répondu qu'il était du Maghreb, elle fit un geste d'étonnement et ajouta : « Quel est donc le motif qui vous amène ici, et de si loin ? Le désir d'acquérir la science, répondit-il. — Vraiment, continua-t-elle, c'est là le seul motif ? — Le seul », lui affirma Sidi Ibrahim. Alors, étendant un manteau qu'elle avait sous son bras, la vieille ajouta : « Puisqu'il en est ainsi, ô mon fils ! je t'en supplie, foule un instant ce manteau sous tes pas, et secoue sur lui la poussière de tes pieds ; je le garderai ainsi désormais pour qu'il soit mon linceul quand sera venue ma dernière heure : car si un si noble désir t'a fait venir en Orient de l'extrémité de l'Occident, tu es véritablement du nombre de ces élus à qui le paradis est destiné. Le Prophète n'a-t-il pas dit de ses demeures : Elles sont réservées indubitablement à ceux dont les pieds sont devenus poudreux dans le sentier de Dieu ! »

Au retour de son pèlerinage, Sidi Ibrahim passa par Tunis, et les savants docteurs de cette ville lui délivrèrent des diplômes qui témoignaient de l'étendue de sa science, laquelle atteignait presque aux limites extrêmes des connaissances de ce temps. Il se rendit ensuite à Tilmiçan (Tlemsan), où il suivit les leçons de l'illustre et saint docteur Sidi Ibn-Merzouk, lequel ajouta un nouveau diplôme à ceux qu'il possédait déjà ; puis enfin il se transporta à Oran, attiré dans cette ville par l'ardent désir de visiter le très illustre Sidi El-Hoouari. C'est entre Tlemsan et Oran, à Aïn-El-Khïal (la Source des Fantômes), que Sidi Ibrahim fut attaqué par un *djenn* (génie). Nous allons dire dans quelles circonstances.

Le saint homme avait marché depuis le fedjeur (pointe du jour) jusqu'à l'heure de l'*âceur* (vers trois heures et demie.

Arrivé à Aïn-El-Khïal, il s'y arrêta pour faire ses ablutions et se reposer. Cette source est située dans un lieu entouré de rochers, et, lorsque vous criez, le diable vous répond<sup>(1)</sup>. On sait, d'ailleurs, que les génies se plaisent et se tiennent volontiers à proximité des fontaines, c'est-à-dire près des endroits fréquentés, parce qu'ils trouvent en ces points plus d'occasions de nuire aux pauvres mortels. Le saint homme déposa à terre le *heurz* (talisman) qu'il portait toujours suspendu à son cou, préservatif qui avait été donné par un savant du Moghreb, et il y tenait d'autant plus que les savants du Maroc sont très experts dans l'art d'écrire des *thalam*. Au moment où Sidi-Ibrahim. allait commencer sa prière, le *djenn* le revêtit comme s'il l'eût recouvert d'un manteau. Il fut pris tout à coup de faiblesse et de tremblement, et il sentit sa pensée s'enchaîner au point de ne pouvoir se rappeler les *aiat el-hafadh* (les versets de la conservation<sup>(2)</sup>), lesquels sont souverains contre les enchantements, c'est-à-dire contre l'action des génies. Le marabout resta sur place sans pouvoir ni crier, ni prier, ni faire le moindre mouvement, et si, au moment de se remettre en route, un voyageur, qui, en passant, le vit dans cet état, n'était venu à son secours, il serait sans doute resté là, impuissant et sans défense contre cet affreux génie. Ce voyageur, à qui Sidi Ibrahim raconta ce qui venait de lui arriver, le fit monter à cheval, et, le lendemain, quand d arriva au douar de son sauveur,

---

1. C'est ainsi que les Arabes expriment ou expliquent le phénomène de l'écho.

2. Ce sont des versets du Koran qu'on porte sur soi pour servir d'amulettes. On les appelle « *versets de la conservation* », parce qu'ils contiennent tous le mot *hafadh*, qui signifie, *garde, conservation*. Ils sont au nombre de neuf, renfermés dans sept sourates.

lequel était campé à la points ouest de la *Sebkha*<sup>(1)</sup>, il était encore dans un état d'abattement et de faiblesse extrêmes.

Aussitôt que Sidi Ibrahim fut couché dans la tente du voyageur, lequel n'avait pas trouvé prudent qu'il se remit en route dans une pareille situation d'esprit, et surtout faible comme il l'était, son généreux hôte, disons-nous, envoya chercher un *thaleb* de ses amis, le chikh Ahmed-ben-Es-Saffadj-El-Khodja, à qui Dieu avait donné l'intelligence des choses cachées, et la science de la préparation des *had-jab*, au, amulettes. Après avoir brûlé le *djaoui* (benjoin), et fait ses conjurations contre le génie en psalmodiant les versets de la préservation et en s'accompagnant du *deff* (tambourin), l'exorciste Ahmed, — et ce ne fut pas sans peine, — finit par, contraindre le génie, — qui était un *djenn* de la pire espèce, — à évacuer le corps de Sidi Ibrahim, où déjà il s'était solidement établi ; il déguerpit plein de confusion, et en répandant dans la tente cette odeur d'œufs couvés particulière aux mauvais génies qui éprouvent des contrariétés. Puisse-t-il en arriver autant à tous les *djenoun* qui, tenant à ne point fausser la promesse faite à Dieu par Iblis, le chef de leur race, passent leur temps à guetter les Musulmans dans le sentier droit, à les assaillir par devant, et par derrière, et à se présenter, à leur droite et à leur gauche pour faire sombrer leur vertu, laquelle n'est déjà que d'une solidité et d'une résistance douteuses !

Sidi Ibrahim, tout à fait remis, put continuer son chemin sur Oran, où il arriva le même jour à l'heure du *moghreb* (coucher du soleil). Sidi El Hoouari, qui déjà avait entendu parler de Sidi Et-Tazi ; l'accueillit avec cordialité ;

---

1. Lac salé.

il put se convaincre bientôt qu'on ne lui avait pas exagéré les mérites de son hôte, — car il avait voulu que sa maison fût la sienne, — et que Sidi Ibrabim possédait la science dans toute son étendue ; elle était d'ailleurs attestée par la liasse de diplômes qu'il avait reçus de toutes les illustrations dont il avait suivi les leçons ; ses mœurs étaient, en outre, aussi pures on pouvait l'exiger à cette époque dans les États barbaresques, et son ardente piété était au-dessus de tout éloge. Sidi El-Hoouari, qui avait compris combien lui serait utile un pareil auxiliaire, un homme dont le bagage littéraire, déjà chargé, allait s'augmentant chaque jour, un poète dont les *kacida*<sup>(1)</sup> étaient connues et admirées dans tout le pays musulman, Sidi El-Hoouari, disons-nous, qui songeait peut-être déjà à en faire son successeur, mit tout en œuvre pour le conserver auprès de lui. Ce ne fut pas chose facile : car Sidi Ibrahim avait l'humeur voyageuse, et puis il lui semblait, dans sa modestie, que ses connaissances étaient encore bien incomplètes, et qu'il avait encore beaucoup à gagner à la fréquentation des *eulama*, ou gens de lettres de réputation. Il se promettait, en faisant une seconde fois le pèlerinage aux Villes saintes, d'entendre de nouveau, à son passage à El-Kahira (Le Kaire), les éloquents docteurs de la mosquée El-Azhar, le centre conservateur de la religion. Mais Sidi El-Hoouari réussit à le détourner de ce projet, et à le décider à ne plus se séparer de lui. « Chargé d'ans comme je le suis, lui disait-il, Dieu ne peut tarder à me rappeler à lui ; or, tu as ma pensée ; tu sais ce que je veux ; toi seul peux donc me remplacer et continuer mon œuvre. » Du reste,

---

1. La *Kacida* est un poème, — particulier, aux Arabes, — qui n'a pas moins de seize distiques, et qui peut en avoir une centaine.

le vieil *ouali* entourait Sidi Ibrahim des plus grands égards, et, tant qu'il vécut, il exhorta ses élèves et son entourage à se former sur l'exemple de son savant et vertueux associé, et à avoir pour lui toute la vénération et tout le respect qu'il méritait.

Sidi El-Hoouari ne tarda pas, en effet, à descendre dans la tombe, et Sidi Ibrahim, reconnu par tous comme digne du premier rang, succéda à son vénéré maître sans la moindre difficulté. Il joignait d'ailleurs à sa science profonde une grande élévation de caractère et une remarquable distinction : jurisconsulte consommé, imbu des doctrines du *Soufisme*, complètement dans les principes du Livre sacré et de la Sounna<sup>(1)</sup>, doué au suprême degré de ces précieuses qualités qu'on appelle la libéralité, la résignation et la patience; aimant les grands, et sachant supporter leur caractère, quelque difficile qu'il pût être ; recherché par tous à cause de son affabilité et du charme de sa conversation ; se rappelant sans cesse que le Prophète a dit : « Ne sois pas amer (insociable) ; autrement, dès qu'on t'aurait goûté, on te rejetterait avec le crachat » ; séduisant et intarissable conteur, car il s'était enduit les yeux de la poussière des narrations<sup>(2)</sup> : il est clair qu'avec cet ensemble de mérites, qui constituent presque la perfection, Sidi Ibrahim ne pouvait manquer de devenir en peu de temps l'idole des Oranais. La ville elle-même ne tarda pas à bénéficier de la situation que lui faisait son saint et savant professeur ; aussi brilla-t-elle bientôt par lui du plus vif éclat ; elle s'accrut, en outre, rapidement d'un nombre extraordinaire d'étrangers et de savants qu'y attirait sa réputation de science, de vertu, de piété, d'aménité et de générosité.

---

1. Maximes et prescriptions émanées du Prophète.

2. L'étude assidue de l'histoire.

Ibd-Sâad, son contemporain, dit de Sidi Ibrahim : « Il fit d'Oran une sorte de marché de la réputation et de la gloire ; il déploya dans cette ville les bannières de l'islam et de la foi ; il y organisa des solennités religieuses ; il appela les hommes à l'étude des choses humaines et divines, et les fixa dans le pays de la science, loin de laquelle ils erraient avant lui. »

Aussi, la *medraça* (école supérieure) fondée par Sidi El-Hoouari ne fut-elle plus assez spacieuse pour recevoir les *tholba* qui y accouraient de tout le Moghreb moyen. Sidi Ibrahim, à qui la richesse était venue sans qu'il la recherchât, dut faire construire une vaste Zaouïa renfermant dans son enceinte des chapelles, des jardins, des écoles d'enseignement supérieur, des appartements destinés aux étrangers qui venaient le visiter, des bains, des réservoirs d'eau, des bibliothèques, des magasins d'armes, etc. Cet établissement n'avait pas son pareil, dit-on, dans toute l'étendue du Moghreb du milieu.

Il fit plus : Oran était privé d'eau, et les ressources manquaient pour remédier à ce grave inconvénient ; Sidi Ibrahim n'hésita pas à faire exécuter, à ses frais, de grands et coûteux travaux aux environs de la ville, pour amener dans son enceinte l'eau de plusieurs sources qui en étaient assez éloignées ; il dota ainsi magnifiquement son pays d'adoption de nombreuses fontaines qui firent une oasis de verdure de cette cité au sol poudreux et desséché. Oran doit à Sidi Et-Tazi bien d'autres constructions et établissements d'utilité publique ou d'intérêt général, qu'il fonda de ses propres deniers, et qu'il légua comme *hobous*<sup>(1)</sup> aux diverses

---

1. Dotation religieuse. Voir plus haut la note explicative de cette expression.

mosquées de la ville. Il est clair que, pour subvenir à de pareilles dépenses, il fallait que les revenus de sa profession, soit qu'ils vinssent de la reconnaissance de ses nombreux élèves, soit qu'ils provinssent des dons que lui faisaient les fidèles, fussent relativement considérables. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il sut en faire un noble et généreux usage, et bien qu'il ne fût pas homme à égorger ses richesses, comme le faisait autrefois le poète Hatim-Taï, le héros de la libéralité chez les Arabes, lequel pillait sa fortune au profit de quiconque en avait besoin, et qu'il ne ressemblât, pas davantage à Mouzaïkïa, ce roi de l'Yémen qui déchirait chaque jour les deux robes qu'il portait pour en mettre le lendemain deux autres neuves, les dépenses de Sidi Ibrahim n'en étaient pas moins excessives et des plus lourdes à supporter, et cela d'autant mieux que toutes ces libéralités étaient faites du dos de sa main<sup>(1)</sup>. Aussi, le poète a-t-il dit très excellemment de ce généreux saint : « Les traces qu'il a laissées apprennent ce qu'il fut, et la pensée se le figure aussi bien que si l'œil l'avait vu. »

Dévoué tout entier à l'intérêt public, Sidi Ibrahim dépensa sans compter, et sans s'occuper de l'avenir ; aussi, selon l'expression d'Ibn-Sâad, son fils n'héritait-il pas même une *rognure d'ongle* de toutes les richesses qui passèrent par les mains de son père. Souvent ses amis lui reprochèrent ses prodigalités et sa générosité sans limite, qui, parfois, amenaient la gêne et la pauvreté dans sa demeure. Il se contentait alors de leur réciter ces vers d'Abou-El-Abbas-ben-El-Arif : « On me reproche d'être généreux ; mais la libéralité est dans mon caractère, et je ne puis prétendre

---

1. C'est-à-dire sans retourner sa main et la tendre pour recevoir quelque chose en retour. Désintéressé dans ses dons.

changer ce que la nature a formé. D'ailleurs, je ne vois rien de comparable à la générosité. Récente, elle charme ; ancienne, elle fait encore la joie des souvenirs. Laissez-moi donc être libéral à mon aise, car l'avarice est un opprobre. Quel mal me fait d'être appelé prodigue ? L'homme libéral a tout le monde pour famille ; celui dont la main se ferme toujours n'a ni parents, ni amis. Pourquoi redouter la pauvreté ? Pourquoi établir un rempart autour de ses richesses ? Soyons généreux. La générosité n'est-elle pas un des attributs de Dieu ? »

Il est incontestable que du berceau de Sidi Ibrahim s'était levé un oiseau tout grandi<sup>(1)</sup>, et qu'il était ce que les Arabes appellent un *sahab el-kiran*<sup>(2)</sup>. D'un autre côté, comme l'exprima plus tard le *fakih* Abd-El-Ouahhab-Ech-Chârani<sup>(3)</sup>, Sidi Ibrahim n'avait aucun goût pour la vie érémitique, et il désapprouvait, condamnait les hommes qui vivent loin du monde, loin de leurs frères, qui mettent leur bonheur dans les macérations et la solitude absolue, menant ainsi une existence stérile, inutile, et espérant follement, dans cette voie, devenir des saints. Il voulait, lui, au contraire, le travail avec la vie d'édification ; il voulait la vie productive pour le bien de la religion et de la société.

Sidi Et-Tazi citait souvent cet exemple dont il avait été témoin pendant son séjour à Tlemsan : Sidi Ibn-Merzouk, qui n'appréciait aussi que médiocrement les gens qui se vouaient à l'ascétisme pour arriver à la sainteté, rencontra un jour un de ces hommes, qui s'était retiré de la société, vivant

---

1. Né heureux:

2. Né sous la conjonction de deux astres propices.

3. Célèbre jurisconsulte musulman, vivant dans le XVI<sup>e</sup> siècle de notre ère, cité par le savant orientaliste Dr Perron.

dans la solitude la plus absolue, évitant tout contact avec ses frères, priant abondamment, souffrant la faim, et tout cela dans l'intention de parvenir à l'état de sainteté. Sidi Ibn-Merzouk lui conseilla de sortir de cet isolement et de reprendre sa place au milieu de ses frères. « Je ne sortirai point de ma solitude, répondit le *zahed* (ascète). — Renonce à cette résolution, reprend l'ouali, et repens-toi de ton obstination. Adore ton Dieu conformément à ses volontés simples, car ta fin approche. » Le solitaire refusa de suivre ces sages conseils. Il mourut de faim deux jours après. Sidi Ibrahim en instruisit le Chikh Ibn-Merzouk, qui lui dit alors : « Ne prie point sur ses restes mortels, car cet homme est mort coupable, et s'est suicidé par la faim. »

Après une existence si remplie de bonnes œuvres et de bienfaits, Sidi Ibrahim-Et-Tazi s'éteignit le 3 du mois de châban de l'année 866 de l'hégire (1461), au milieu de ses *tholba*, qui ne purent se consoler de cette irréparable perte, et accompagné des regrets de toute la population d'Oran, chez laquelle le souvenir de sa bienfaisance et de sa générosité persista pendant de longues années.

Sidi Et-Tazi avait survécu vingt-deux ans à son illustre maître et prédécesseur, Si Mohammed-El-Hoouari.

Il est indubitable que Sidi Ibrahim jouissait du don des miracles puisque ses contemporains lui donnaient le titre d'*ouali*. Néanmoins, la tradition n'en rapporte aucun. Nous supposons que, s'il n'a point opéré d'actions miraculeuses, c'est qu'il ne l'a pas voulu, ou qu'il n'en a pas trouvé l'occasion. Peut-être aussi ne trouvait-il pas convenable de tourmenter le Tout-Puissant pour des intérêts d'un ordre plus que secondaire; à moins pourtant que le miracle ne consistât dans l'or et la richesse qui affluaient vers lui avec

tant de persistance, et dont il se servait d'une manière si généreusement magnifique. — *Ou Alla Act âlamou !* — Dieu là-dessus on sait plus que nous.

## XLVI

### SIDI ALI-BOU-TLELIS

Vers l'an 720 de l'hégire (1310), un saint marabout du nom de Sidi Ali, et qu'on disait venir de Fas (Fez), s'arrêtait sur l'Aïn-Bridia, source abondante dont les eaux formaient alors des *guelta*<sup>(1)</sup> où les bergers des environs venaient abreuver leurs troupeaux. Cette source se trouvait sur la rive nord de la Sebkha (lac salé) d'Oran, et en même temps sur la route de Tlemsan à cette première ville.

Ce lieu plut sans doute au saint *fakir*, car il résolut d'établir sa *kheloua* (ermitage) à proximité de cette source, c'est-à-dire sur les dernières pentes des montagnes au pied desquelles s'étend la Sebkha.

La vie austère de cet *ouali*, ses macérations, sa recherche de la perfection, la ferveur de sa piété, n'avaient pas tardé à appeler sur lui l'attention des populations kabyles qui habitaient le Djebel-El-Kemara ; aussi, le gourbi de branches et de bouse de vache qui lui servait de retraite était-il toujours rempli de visiteurs, qui venaient demander au saint homme soit des recettes pour retrouver leur vache égarée,

---

1. Mare, flaque d'eau.